

Mardi le 30 août 1949

Mon cher Marcel,

J'ai passé la journée tendrement unie à toi par ceux-là de nos souvenirs que je préfère et dans nos projets les plus chers pour l'avenir. Comme pour rendre la journée plus agréable, un vent doux s'est élevé. Il anime et balance en ce moment le groupe de vieux ormes et de chênes encore plus anciens que j'ai sous les yeux de ma fenêtre. Je peux regarder des heures, sans m'en lasser, ce mouvement des arbres contre le ciel: de toutes les voix de la nature aucune ne me plaît autant, je crois bien, que ce frisson des feuillages, si ce n'est la pleine tempête. Nous avons pris le thé au jardin comme d'habitude. Esther m'a spécialement gâtée aujourd'hui. Elle avait acheté de délicieux petits pains aux raisins et nous avons mangé de l'excellent fromage du colis canadien. Le cher vieux m'a chanté deux chants de sa jeunesse, dont *Annie Laurie*. Il a conservé une voix claire, très pure, presque un soprano, et j'imagine en l'écoutant, les yeux fermés, entendre le timbre d'un enfant de chœur. Il m'a dit aujourd'hui (il me suit partout, avide de s'exprimer à moi), il m'a dit avec une nostalgie que j'ai aimée: «La grande passion de ma vie a été d'apprendre. Je n'ai été qu'un jardinier, mais je crois que je n'ai négligé, dans ma condition sociale, aucune des occasions qu'elle m'offrait de m'instruire». Ses lectures sont étonnantes. Le bonhomme connaît encore de bons bouts de poèmes par cœur et, tiens-toi bien, quelques sonnets de Shakespeare. Il est quelquefois agaçant parce qu'il cherche ses mots avec lenteur et un souci de précision constant, et il lui arrive de se répéter, mais je tâche de l'écouter sans impatience. Mais j'avais commencé de te parler de la journée qui s'achève et à laquelle je me suis essayée à donner un prix spécial. Plusieurs fois l'image de la vieille ferme de Rawdon s'est mêlée à mes pensées. J'ai meublé en imagination la maison, j'ai même installé une chambre dans le grenier de la vieille étable. J'y ai mis mes couvre-pieds, mon tapis nanté, un poêle du Québec, des étagères pour nos livres, des géraniums en pots, une berceuse ancienne, et c'était le plus joli refuge que tu puisses souhaiter. Nous y étions bien. Tu te plaisais particulièrement au bout de l'étable. Tu approuvais avec quelques petites réserves ma singulière réalisation. Je te souhaite d'entretenir une vision aussi aimable que celle-là le fut pour moi. Je voudrais que tous ceux qui t'entourent fussent aussi charmants pour toi que le sont envers moi Esther et son père. J'éprouve à la fois le désir et la crainte de te les présenter. Le charme de ces deux êtres est si ténu, si délicat, tient tellement à leur ambiance naturelle que j'aurais peur qu'il ne fût pas compris. Tant de simplicité paraît quelquefois insignifiante. Pourtant, j'ai confiance que tu saisisais le côté délicieux de ces deux vies confiantes comme des oiseaux dans la Providence mais d'une qualité si frêle et si irréaliste que parfois je me demande si ce n'est pas mon imagination qui crée ici ce qu'elle a cherché. Non, pourtant, j'habite chez deux êtres exceptionnels. Après le thé, le vieux a dit une petite prière spécialement pour toi. «O God, dit-il, bring comfort and peace and happy thoughts to the dear husband of our little Gabrielle.» Je l'ai remercié car il me semble bien qu'une telle prière est l'offrande la [*Ajouté en haut de la première page de la lettre*] plus estimable du cœur. Je t'embrasse mon chéri dans tout l'élan de mon affection pour toi.

Gabrielle

Te plais-tu toujours à l'hôpital. Comment répartis-tu ton temps? Je suis contente que tu aies vu l'exposition Gauvain. Tu juges ces oeuvres avec intelligence.